

Extraits coupés. Stigmaté

Je le sais depuis un certain temps déjà, je le ressens au fond de mes tripes : Andréas et Rufus ne sont sortis de leur enfer que pour mieux se jeter dans un autre.

C'est ainsi que va aller leur vie. Et je ne vois plus vraiment ce que je peux faire pour empêcher le pire. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé.

Pour l'instant, je reste. C'est comme ça. Je dois avoir l'âme du bon samaritain de l'histoire. Et puisque chez moi cette attitude semble naturelle, je n'ai donc aucun mérite à l'avoir adoptée.

Mais je ne crois pas que cela durera encore longtemps.

Cette forme de folie vers laquelle ils se laissent sombrer peu à peu m'effraie d'autant plus que cette descente dans l'abîme me semble inéluctable...

Cela me hante jour et nuit.

Pendant que je m'efforce de les convaincre de s'accrocher à la réalité, de mettre un pied devant l'autre pour gagner la bataille, ils tentent de me persuader que la fuite en avant est vaine et que le passé ne tardera pas à nous rattraper un jour ou l'autre. Ils usent et abusent de mon attachement pour eux, de ces profonds liens amicaux qui nous ont réunis, ici, dans cet endroit hors du temps.

Mais j'ai promis à un homme en prison de ne plus jamais me laisser contraindre. On ne renie pas ce genre de parole. Pas quand elles sont prononcées dans un lieu pareil. Pas quand elles sont dites à un individu d'une telle importance. A moi. Thomas Davron, dans toute son intégrité.

Le lendemain de notre petite prise d'otage, nous avons décidé avec Rufus qu'un séjour au bord de la mer nous ferait le plus grand bien. A notre décharge, il faut bien avouer qu'Andréas était au plus mal et que son état nécessitait un calme de longue durée, en dehors de toute activité susceptible de le plonger dans une quelconque forme de stress.

Le Touquet ! s'est-il écrié.

Apparemment, il y avait passé un week-end avec sa fille et l'endroit lui avait beaucoup plu.

Rufus l'a un instant regardé de travers. Il devait avoir en tête des projets plus méridionaux. Mais il a hoché plusieurs fois du chef en grognant.

L'affaire a ainsi été entendue.

Dans l'heure qui suivait, nous roulions sur l'autoroute en direction de la Manche. Par chance, je connaissais sur place une pension de famille absolument délicieuse et surannée tenue par deux sœurs dans le même état que la bicoque, bien plus confortable et beaucoup moins chère que n'importe quel hôtel dans le coin.

Nous nous sommes donc installés tous les trois dans la coquette pension Debusschère, du nom des demoiselles bien nommées.

Il y a une dizaine d'années, Solange et moi y avons fêté le premier anniversaire de notre rencontre. Et bizarrement, je n'en ai retiré aucune nostalgie. Il n'y a plus de fantômes dans ma mémoire. Bien sûr, il ne se passe pas un jour sans que je pense à elle, mais dorénavant, je n'éprouve plus de chagrin...

Les sœurs, qui doivent avoir une soixantaine d'années, ont semble-t-il avalé notre bobard. Pour elles, nous sommes trois frères, dont deux se chargent de veiller au rétablissement de leur cadet. Nous sommes restés très évasifs quant à l'origine de son mal.

Andréas a donc vu *sa famille* s'agrandir de deux tantes gâteaux. Sûr qu'elles ne le lâcheront pas tant qu'il ne sera pas capable de marcher seul sur la plage.

Elles s'en occupent parfaitement, même lorsque nous partons nous promener une heure ou deux avec Rufus.

Mais dorénavant, l'argenterie se trouve sous clé. Elles ont dû s'inventer la fin de l'histoire.

L'ombre de la toxicomanie plane sur la pension Debusschère.(...)

Andréas a demandé au début des soins et une attention très particulière. Rufus était partisan de le sevrer immédiatement de toute prise médicamenteuse. C'est un farouche opposant de la pharmacopée. Cet ours là ne croit qu'en la chaleur humaine. Je penche pour ma part largement de son côté, mais j'ai dû batailler pour que notre convalescent conserve dans sa ration quotidienne un hypnotique et un anxiolytique léger. Au moins la dose minimum pour l'expédier artificiellement vers un sommeil réparateur. Après le surdosage ingéré à Sainte Anne, c'était ce qu'il y avait de mieux pour lui.

A défaut de ce petit écart dans cette quasi puritaine intégrité, ce bon Andréas aurait eut tôt fait de décompenser complètement. Ce qui n'était pas dans nos projets.

Des projets qui divergent. Evidemment.

Pourtant, nous n'en parlons que très peu. Rufus me fait des cachotteries, je le sais. Il s'éclipse, parfois des heures durant, pour revenir le visage fermé, les traits tirés par un besoin de vengeance qui ne se rassasiera pas de sitôt.

Il ne me l'a pas encore dit, mais Rufus cherche Kurtz.

Il doit se servir de vieilles amitiés policières, qu'il harcèle au quotidien et qui le lâcheront sans doute bientôt.(...)

Depuis qu'Andréas sort un peu plus de sa chambre, nous passons beaucoup de temps à jouer aux cartes tous les trois, dans le petit salon d'hiver de la pension. Les sœurs nous préparent un goûter, café, tisane pour Andréas et petits gâteaux fabriqués maison. Nous avalons ces délicieuses sucreries en jouant à la belotte ou au rami. Parfois, nos parties endiablées nous conduisent jusqu'à l'heure du dîner.

Sinon, nous nous promenons sur la plage. L'air marin nous fait du bien. Ces balades sont l'occasion de longues conversations stériles, qui nous laissent à chaque fois, sombres et dépités.

(...) Un soir nous étions tranquillement attablés devant la télévision et les informations nationales ont brisé le cocon que nous avons mis tant de mal à tisser. Avec son air de gendre idéal, le présentateur a annoncé la mort d'Olivier Lavergne. Il a bien pris un visage grave pour le dire mais, entre une info sur les résultats de l'équipe de France de tennis et un projet avorté de fusion d'entreprise, la nouvelle nous a fait l'effet d'une douche froide.

Nous ne nous sommes pas parlé. Les cuillers sont tombées dans nos assiettes de soupe avec un bel ensemble. Andréas a quitté la table pour remonter dans sa chambre. Rufus l'a imité, mais ses pas ont suivi le chemin d'un bar qu'il fréquente assidûment pour ne revenir que fin saoul trois heures plus tard. Quant à moi, je suis demeuré seul avec les sœurs Debusschère. Elles ne méritaient pas pareil désaveu. Pas de manière si brutale et collective.

Je dois avouer que la rédaction de ce journal m'est devenue nécessaire. C'est plus qu'un loisir et bien davantage qu'un exutoire. Cela me permet de me ramasser. Au moins le temps d'une petite heure, loin de mes comparses, loin de leur errance et de leurs faux semblants. Ces lignes me donnent l'occasion d'entrer dans ma bulle et d'y jouir d'un peu d'honnêteté. Rien qu'un peu. (...)

Aujourd'hui, Andréas a téléphoné à sa fille qui est hébergé chez Sami, un ami de son père. Il le fait un fois par semaine.

C'est pitié de l'entendre mentir. Il ne leur a toujours pas avoué qu'il a quitté Sainte Anne pour notre bord de mer. J'ai du mal à saisir pourquoi. C'est pourtant une bonne nouvelle. (...)

J'ignore ce qu'il adviendra de leur relation père/fille et cela m'inquiète.

Cette petite, que je ne connais pas, me semble mal expédiée dans l'existence. Elle qui n'a déjà pas connu sa mère, morte en couches, s'handicape en plus d'un père dorénavant absent, menteur, qui nourrit des projets largement plus importants que celui de s'occuper d'elle!

Les enfants ressentent ces choses. Même au téléphone.

Il n'en sortira rien de bon. A moins qu'Andréas ne parvienne à se recentrer, ce dont je doute.

En la seule présence de Rufus, il n'aura jamais la vision démentielle du monde dans laquelle il verse à présent.

Noël est passé.

La pension s'est remplie de parisiens en vacances. Principalement des couples de retraités qui embouteillaient l'accès à notre petit salon.

Les sœurs gâteaux se sont coupées en quatre pour nous offrir un réveillon digne de ce nom.

Depuis six ans, je n'avais plus connu pareille ambiance. Malgré tout ce par quoi nous sommes passés, la vie peut encore avoir du bon.

La dernière semaine de décembre s'est écoulée lentement, presque paresseusement. Grasses matinées pour Andréas et moi - Rufus ne rentrait qu'en fin d'après midi. Déjeuner télé, petit somme devant une vague série américaine, goûter et scrabble. Puis nous retrouvions Rufus de mauvaise humeur et la journée se terminait en silence, la plupart du temps. (...)

Andréas et moi avons aussi passé quelques heures à dessiner. Nous possédons ce goût commun à l'esquisse. Il m'a initié au mélange des couleurs, moi qui suis incapable de les marier avec talent.

Pour la Saint Sylvestre, nous avons décidé de faire un saut à Paris, pour nous offrir une soirée dans une brasserie des beaux quartiers.

C'était une bonne idée. Au moins au début.

Champagne, fruits de mer, vins blancs de qualité. Le dîner a été des plus joyeux. C'est l'alcool de poire qui n'a pas réussi à Andréas. Le petit, comme nous l'appelons entre nous, n'est pas habitué à l'alcool.

La paranoïa a refait surface. Chaque client est en un instant devenu un Kurtz potentiel. Nous avons donc écourté nos agapes et sommes rentrés au Touquet juste après minuit.

Un peu de calme, une pause quelque part au milieu de ma vie, je n'y croyais plus vraiment. Et pourtant, c'est arrivé.

Voilà bientôt trois mois que nous sommes là, dans cette pension de famille, gâtés, chouchoutés par deux vieilles filles qui n'ont d'autre occupation que de prendre soin de nous.

C'est une chance pour moi. J'aimerais que c'en soit une pour Rufus et Andréas aussi, mais je ne le pense pas. Ils ont tourné leurs esprits vers la vengeance et ce, de manière définitive. Je le crains. Non, j'en suis sûr.

Malgré les évidences, ils refusent collégialement de croire à la mort de Kurtz. Rufus ne sort plus. C'est donc qu'il a dû épuiser ses pistes...

Mais ils ne parviennent toujours pas à l'admettre.

Et je comprends pourquoi. Si j'avais choisi le même chemin qu'eux, je serais parvenu à cette conclusion également. Ils ne tiennent pas debout sans cette haine qui leur dévore le cœur et toute possibilité de lucidité.

Ils ne tiennent plus debout.

(...) Ils n'ont rien compris.

Ou alors est-ce moi ? Je ne pense pas...

Ils n'ont pas vu qu'en cultivant cette émotion brutale, ils finiront par ressembler d'assez près à ce qu'ils abhorrent.

J'ai beaucoup de peine pour eux. Nous en avons encore discuté des dizaines de fois, en vain. Je n'ai pas réussi à les convaincre.

Et je ne sais plus qui des deux est le plus haineux, car ils le sont pour des raisons bien différentes. (...)

Leur obsession les fera nécessairement tourner en rond. Kurtz mort, comme je le crois volontiers, il lui sera difficile de laisser des indices de son passage derrière lui.

C'est dire s'ils pourront chercher longtemps un fantôme dont les seuls hurlements ne résonnent la nuit que dans leurs esprits pervers.

De toute façon, ce petit interlude dans nos vies respectives ne pouvait pas durer indéfiniment. Il fallait bien que l'un d'entre nous se décide à bouger. La vie est devant, nourrir un projet est une nécessité.

Je serai celui là.

Demain, j'annoncerai à Rufus et à Andréas ma décision de les quitter.

Définitivement.

Il va sans dire que je leur laisse l'héritage de Michèle Marieck.

Ma vie gâchée parce que la Justice n'a pas voulu m'écouter à l'époque a un prix. C'est grâce à la générosité de l'Etat compatissant je pourrai prendre un nouveau départ.

(...) Puisque je ne suis plus utile à mes amis, puisque, faute d'être écouté, je ne peux plus rien leur apporter, je vais partir là où l'on aura besoin de moi. Chaque jours des centaines voire des milliers de gens se retrouvent dans la misère, dans le dénuement le plus total. Il y a encore eu un tremblement de terre au Pakistan. Je n'en peux plus de voir ces visages et ces yeux qui implorent. Et puis là bas, ils ne refuseront pas une main tendue.

Etre utile. C'est vraiment important pour moi. La prison m'aura au moins enseigné ça. A quelque chose malheur est bon.

Si seulement cela pouvait être vrai.

Si seulement je pouvais recommencer ma vie...

Si seulement...

Demain.

Peut-être.

Extraits du journal de Thomas Davron